

UN MEMBRE DE MEVLEVIA EN ALGERIE: LE TARIQAT MEVLEVIA SELON CHEIKH MUHAMMED B. ALİ ES-SENSUSÎ ET SON LIVRE, «SELSEBİLÜ'L-MUİN»

Zaim KHENCHELAOUI*

ABSTRACT

Dans cette communication, je vais essayer de montrer (exposer), sans entrer dans el détail; quand, comment et par qui le tariqat Mevlevia était arrivé dans la région d'Alger, ancien département Ottoman. Ma source d'étude dans cette communication sera le célèbre livre «Es-Selsebilü'l-Muin fit Turukil-Erbain» de Cheikh Muhammed B. Ali Es-Sensui el-Huttabi el İdrisi (1781-1859), l'un des plus grands sufis; élevé en Afrique et fondateur du tariqat Senusi. Le petit fils du Cheikh Senusi est un homme d'Etat important qui s'e'tait avec M. Kemal Atatürk, venant en Turquie. Cheik Senusi qui avait obtenu des diplômes d'autorité spirituelle de nombreux tariqats explique de qui il avait pris «le Mevlevia» dans son livre en question. Dans ma communication en me concentrant sur ce point, je tâcherai de montrer d'une part comment le tariqat de Mevlevia était venu dans la région d'Algérie et d'y étudier d'autre part, les influences de ce tariqat.

Mots clés: soufisme, tariqat, mevlévia, cheikh, disciple, Alger

CEZAYİR'DE BİR MEVLEVÎ MENSUBU: ŞEYH MUHAMMED B. ALİ ES-SENSUSÎ VE KİTABI SELSEBİLÜ'L-MUİN'E GÖRE MEVLEVÎYE TARİKATI

ÖZET

Ben bu tebliğimde bir Osmanlı eyaleti olan Cezayir ve havalisine Mevleviye Tarikatı'nın ne zaman, nasıl ve kimler tarafından geldiği konularını fazla detaya inmeden ortaya koymaya çalışacağım. Bu tebliğdeki asıl dayanak noktam Afrika'da yetişmiş en büyük sufilerden birisi ve aynı zamanda Senusiye Tarikatı'nın kurucusu olan Şeyh Muhammed bin Ali es-Sensui el-Huttabi el-İdrisi'nin (1787-1859) ünlü eseri "Es-Selsebilü'l-Muin fi't-Turukil-Erbain" adlı kitabı olacaktır ki, Şeyh Senusi torunu Türkiye'ye gelerek Mustafa Kemal Atatürk ile de görüşmüş önemli bir devlet adamıdır. Birçok tarikatten icazet almış olan Şeyh Senusi adı geçen kitabında Mevleviliği kimlerden aldığını belirtmektedir. Ben tebliğimde özellikle bu nokta üzerinde yoğunlaşarak, Mevleviye Tarikatı'nın Cezayir ve etrafındaki bölgeye nasıl geldiğini ve oralardaki tesirlerini incelemeye gayret göstereceğim.

Anahtar Kelimeler: Sufizm, tarikat, Mevlevîlik, şeyh, Cezayir

* Prof. Dr. Devlet, Tarih Öncesi, Antropoloji ve Tarih Araştırmaları Merkezi Araştırma Daire Başkanı - Kültür Bakanlığı - Cezayir

Il y eut dans l'histoire du soufisme des hommes extraordinaires dont le parcours initiatique se distingua par une frénésie d'adhésions et d'engagements spirituels cumulant parfois de nombreuses filiations confrériques dont le nombre peut atteindre, dans certains cas, les dizaines. Ces différentes allégeances de cœur semblent pourtant toutes converger vers l'objectif suprême de l'itinérant, celui de l'illumination *al-kashf*. Quoi qu'au terme du cheminement, celui-ci semble pouvoir distinguer entre deux types de voie: celle qui le mène au bout du tunnel existentiel dite *tarîqat al-sulûk* c'est-à-dire la voie de la gnose et celle dans laquelle l'itinérant puise l'énergie de la baraka dite *tarîqat al-tabarruk*, c'est-à-dire celle qui permet de se maintenir dans un état de grâce. C'est le cas du fondateur de la *tarîqa sanûsiyya* que je me propose d'exposer ici et qui reçut durant sa vie plus d'une quarantaine d'initiations mystiques dont celle qui lui ouvrit l'accès à la voie de Mawlânâ bien qu'il semble lui-même devoir sa réalisation suprême à la combinaison de l'ensemble des *tarîqat* qu'il reçut durant sa quête spirituelle comme il apparaît à travers ses propres témoignages. Certaines de ces voies sont de type *uwaysî* le rattachant télépathiquement, à quelques maillons près, au Prophète Mahomet ou encore à Jésus-Christ.

La *sanûsiyya* était perçue très tôt par la Sublime Porte comme étant à la fois une congrégation religieuse, une confrérie mystique, une organisation économique et une communauté sociale. Or, son aspect politique, contrairement au mouvement wahhabite qui sévissait en Arabie, ne véhiculait aucun projet subversif vis-à-vis de l'Etat ottoman. Bien au contraire, la *sanûssiyya* était plutôt vue comme un soutien moral et spirituel pour l'empire et non comme une action d'opposition ou d'agitation. Ce fait explique les nombreuses mesures financières et décisions juridiques prises par l'administration impériale qui furent toutes en faveur de cette confrérie fondée par le saint algérien sidi Muhammad ben Ali plus connu sous son nom filial de Sanûsî, né en 1787 près de la vallée du Chélif, non loin de Mostaganem dans l'ouest algérien.

Sanûsî appartenait à la confédération tribale chérifienne des khettâbî, descendants directs de Moulay Idris, arrière petit-fils de Fatima, fille du Prophète Muhammad et épouse de l'Imam Ali. Cette haute lignée de *chorfa* a donné naissance à d'éminents savants parmi lesquels le grand théologien Muhammad ben Yusuf al-Sanûsî qui vécut au neuvième siècle de l'hégire (m.1490). Cet éminent érudit algérien originaire de Tlemcen fut le plus grand partisan au Maghreb de la doctrine *ash'arite*, un système théologique

né au début du X^e siècle en rupture avec le rationalisme outrancier du *mu'tazilisme*. L'aïeul de notre saint soufi fut l'auteur d'importants traités théologiques ainsi que de traités de logique, de mystique, de droit canonique, de médecine et de mathématiques. Mais c'est surtout son célèbre crédo intitulé *umm al-barâhîn* ou "la quintessence des arguments" qui est à l'origine de sa réputation trans-maghrébine.

Sidi Muhammad ben Ali vécut orphelin après la mort précoce de son père suivie de celle de sa mère et fut pris en charge très jeune (à l'âge de deux ans) par sa tante paternelle Fatima Zahra qui semble avoir été d'une grande piété et d'une grande culture. Après sa première formation pédagogique effectuée auprès de sa famille proche, il accéda à l'instruction traditionnelle dans les zaouïas et les medersas réputées de Mostaganem, de Mazouna et de Tlemcen, situées dans cette région de l'Algérie occidentale connue pour son maraboutisme prononcé et son engouement particulier pour le soufisme et le confrérisme.

Ayant atteint un certain niveau de savoir, Muhammad ben Ali Sanusi émigra à l'âge de 17 ou 19 ans à Fez où il résida plus de sept ans afin de parfaire sa formation et compléter ses connaissances en théologie mais aussi en sciences naturelles, en mathématiques, en astronomie, et en géométrie au sein du célèbre séminaire d'al-Qarawiyîn qui est aux pays du Maghreb ce qu'est l'Université d'al-Azhar pour les pays du Mashrek.

C'est là que le jeune séminariste entra en contact avec l'une des grandes figures du soufisme maghrébin Moulay al-'Arbi al-Darqâwî qui l'initia très tôt à la voie des *Shâzulî*. Il y fit également la connaissance du célèbre exégète et commentateur d'*al-hikam al-'atâ'iyya* le célèbre soufi marocain Ahmed ben 'Ajîba. Le jeune algérien finit par accéder à la chaire suprême de cette prestigieuse université et à s'imposer par son charisme ce qui attira la suspicion de la cour royale du sultan Moulay Souleymane l'obligeant à quitter le Maroc en 1815 pour le Hedjaz où il séjourna à la Mecque puis au Caire avant de revenir trois ans plus tard à Fez qu'il dû quitter de nouveau au bout de six mois pour aller s'installer au sud de l'Algérie, précisément, dans l'oasis de Laghouat, région qui constitue l'une des portes du désert et forme un carrefour incontournable vers la prestigieuse cité mystique de Chinguetti, dans l'actuelle Mauritanie, vers Marrakech et le sud du Maroc, et vers l'Algérie septentrionale.

En 1818 Sanûsî retourna dans sa ville natale à Mostaganem où il épousa sa cousine et devint père d'un enfant qui mourut en bas âge

précédé par le décès précoce de sa mère. Suite à ces événements tragiques qui durent l'affecter, le jeune veuf quitta définitivement Mostaganem et se dirigea vers la steppe algérienne dans la région située entre Djelfa et Boussaâda avant de poursuivre son périple vers Constantine, puis la Tunisie où il se distingua par son savoir lors de son passage remarqué au prestigieux séminaire de Zeitouna. Enfin il s'installa à Tripoli durant près de trois ans (province dirigée à cette époque par le très charismatique gouverneur turc Yusuf Pacha Karamanli) avant d'entamer un nouveau départ vers le Caire vers 1824 où il séjourna près de deux ans et demi sous le règne de Mehmet Ali Pacha. Cette visite dut bouleverser sa personnalité car c'est là que Sanûsî prit conscience que l'Etat ottoman marchait vers sa fin.

Arrivé de nouveau à la Mecque, il fit la connaissance du célèbre cadî et orateur de la grande mosquée interdite cheikh 'Abd al-hafîd al-'Ajîmî, qui lui transmit plusieurs *tariqat* comme l'affirme Sanûsî dans son précieux traité intitulé *al-salsabil al-ma'în fi al-turuq al-arba'în* qui retrace son parcours initiatique. Il y reproduit l'ensemble des chaînes initiatiques auxquelles il était rattaché parmi lesquelles la mawlawiyya qui lui fut transmise par cheikh Ahmed al-Dajânî. Celui-ci était issue d'une prestigieuse famille originaire de Jérusalem. Or son maître-initiateur direct, qui prit en charge sa formation pratique à la voie mahométane *al-tarîqa al-muhammadiyya*, fut le chérif Ahmed ben Idris né au Maroc en 1760, vécut au Hedjaz avant d'aller s'installer et mourir au Yémen en 1838. Sanûsî invoque le souvenir de celui-ci par l'expression de *shaykhî wa ustâdhî* ou "mon maître et mon formateur". La relation entre les deux hommes fut d'une telle puissance que le cheikh déclara un jour à ses disciples que *Sanûsî et lui ne faisaient qu'UN*, rappelant le lien de communion spirituelle fort qui unissait Mawlânâ au soleil de Tabriz.

Sanûsî quitta la vie de solitude sur ordre de son maître et prit une nouvelle épouse d'origine éthiopienne appelée Khadîdja pour qui le cheikh portait une grande admiration bien qu'elle lui donnât pas d'enfant. Après le départ de son maître en 1826 vers son ultime demeure dans la région arabe de 'Asîr, Sanûsî fonda sa première zaouïa sur le mont d'abû Qabîs l'un des sept monts sacrés qui entourent la Mecque et devint son *khalîfa* dans tout le Hedjaz. La zaouïa d'abû Qabîs comportait plusieurs cellules destinées à la *khalwa* où l'on pratiquait la retraite méditative. Dans la même année, Sanûsî reçut dans sa nouvelle zaouïa une autre grande figure du soufisme algérien: le jeune Emir Abdelkader, âgé de 19 ans, qui

accompagnait son père en pèlerinage. C'est là qu'il aurait prédit au père du jeune-homme le destin exceptionnel de son fils.

Quelques années plus tard, lorsqu'il apprit l'occupation de l'Algérie par les Français, cheikh Sanusi abandonna sa zaouïa mecquoise et décida en 1840 de rentrer chez-lui. Sur sa route, plus exactement lors de son passage par l'Égypte, le cheikh fut victime d'une mystérieuse tentative d'empoisonnement. Arrivé en Tunisie il se fit refouler des frontières avec l'Algérie, qui était devenue française entre temps, et dû rebrousser chemin vers Tripoli qu'il atteignit en 1842 où il fut bien reçu par son gouverneur turc, Achkar Pacha, qui devint son disciple avant de se retirer loin du pouvoir d'abord à Bengazi, pour finalement venir s'installer près de la région du mont vert (Djebel Akhdar) situé à proximité de Berqa où il fonda en 1843 sa fameuse zaouïa blanche (*zaouïa al-baydâ'*) qui devint la zaouïa-mère de la nouvelle tariqa dans toute l'Afrique.

En 1844, à l'âge de 57 ans, il épousa Fatima, une femme de la noblesse chérifienne tripolitaine dont le père devint son proche disciple. Sa nouvelle épouse lui donna deux garçons. En 1848 il se rendit au Hedjaz une nouvelle fois afin d'y inspecter son ancienne zaouïa d'Abû Qabîs et fonder d'autres nouvelles zaouïas à Médine et dans l'ensemble de la péninsule arabique en réussissant, avec une rare et étrange diplomatie, à éviter l'affrontement avec les partisans de la secte wahhabite, futurs nouveaux maîtres d'Arabie, lequel télescopage aurait dû, logiquement, être inévitable en raison, d'une part, de l'affichage de sa fidélité aux Turcs, gardiens de la vraie foi, et d'autre part de son appartenance à une obédience ésotérique jugée par ces ultra-orthodoxes, à l'époque, comme aujourd'hui d'ailleurs, comme parfaitement hérétique.

En 1848, Sanûsî accomplit son dernier pèlerinage à la Mecque et s'établit, pour de bon, dans sa terre d'exil. Durant son séjour en Libye, le cheikh fut un soutien sans faille pour l'Empire ottoman. Il y contribua efficacement et durablement à fédérer les tribus parfois indisciplinées autour de la personne sacrée du Calife en qui tout bon musulman devait se reconnaître. En 1851, usé par des années d'errance, de lutte spirituelle et d'épreuves physiques, le vieil ermite entreprit son dernier chantier, celui de l'édification d'un complexe architectural qui devait être le quartier général du nouvel ordre confrérique qu'il venait de fonder en couronnement d'un parcours initiatique hors du commun.

Au terme de plusieurs missions de reconnaissance et d'exploration, qu'il venait de lancer, son choix tomba, de façon inexplicable, sur un territoire inhabité, sauvage et dépourvu d'eau douce, situé sur la frontière inhospitalière qui sépare la Libye de l'Égypte, appelé Jaghbub, projet qu'il inaugura en 1853 après deux ans de travaux acharnés. Jaghbub devint, depuis, une cité verdoyante entourée d'un océan de sable doré et pourvue de plusieurs points d'eau potable. Le mirage infernal du désert fut transformé, par la sève du vieux maître, en une douce évocation du paradis.

Le cheikh y séjourna jusqu'à son dernier souffle, rendu le mercredi 7 septembre 1859 où il fut inhumé. Son mausolée devint très vite un haut lieu de pèlerinage jusqu'à ce qu'il fut détruit et incendié par les fameux comités révolutionnaires en 1984. Les restes du saint qui auraient été retrouvés intacts furent déplacés vers une destination inconnue et abandonnés à un destin digne d'un roman policier. Retrouvé de nouveau intact, et persuadé qu'il s'agissait d'un meurtre, un bédouin l'aurait signalé à la police qui s'apprêtait à l'autopsier avant qu'elle ne fût alertée par l'identité du cadavre qui aurait été rapatrié de suite à Tripoli où il serait de nouveau inhumé dans un lieu insoupçonné. Fort heureusement, les écrits de cette grande figure du soufisme qui pâtit tant des morsures du temps que de la négligence et du fanatisme des hommes et des institutions sont là pour nous faire oublier la barbarie des idéologies des temps modernes et témoigner d'une aventure humaine riche en sagesse et haute en noblesse.

Le cheikh rédigea plus d'une quarantaine d'ouvrages en sciences exotériques et ésotériques, dont une dizaine de titres, édités dans un seul volume en une édition officielle par son petit-fils Idris 1^{er} qui devint roi de Libye le 24 décembre 1951, réédité à Manchester en 1990 avec le concours de son épouse la reine Fatima Sanûsî, qui vit actuellement en exil en Égypte et qui s'est faite restituer sa maison, depuis peu, par le colonel Kadhafi¹.

Venons-en maintenant au cœur du sujet, celui de l'accession de Sanûsî à la voie de Mawlânâ. Pour ce, je préfère plutôt me taire et laisser la parole au cheikh qui saura mieux que moi décrire cette phase caractéristique de son parcours initiatique dans des termes parfois proches d'une description ethnographique : « *Nous avons rencontré, grâce à Dieu, des maîtres remarquables et des sommités parmi les saints qui nous ont initiés et rendus nous-*

¹ Cette nouvelle a été rendue publique par la presse et diffusée par les chaînes arabes satellitaires à la fin du mois de Ramadhan 1428H (octobre 2007).

mêmes initiateurs auprès de nos semblables à de nombreuses voies dont nous avons citées les noms de toutes ou seulement de quelques unes d'entre-elles dans notre index intitulé *al-shumûs al-shâriqa* (les soleils levants) puis dans l'abrégé de celui-ci que nous avons appelé *al-budûr al-sâfira* (les lunes dévoilées), ouvrage rédigé sur la base de notre propre expérience. Puis, il me parut bon de sélectionner à partir de ces différentes voies dans lesquelles je fut admis une quarantaine. C'est pourquoi je l'appela "Aux sources des quarante voies". Le tout réuni en un seul opuscule accessible et abordable en prenant soin d'indiquer la silsila de chacune d'elle. Or nous avons reçu certaines des ces voies avec résolution tandis qu'autres nous les avons reçues par simple affection² [...] :

المحمدية	muhammadiyya
الصديقية	siddîqiyya
الأويسية	uwaysiyya
الجنيدية	junaydiyya
الحلاجية	hallâjiyya
القادرية	qâdiriyya
المدينية	madyaniyya
الرفاعية	rifâ'iyya
العرايية	urrâbiyya
الحاتمية	hâtimiyya
السهروردية	suhrawardiyya
الأحمدية	ahmadiyya
الشاذلية	shâdhuliyya
الوفائية	wafâ'iyya
الزروقية	zarrûkiyya
الجزولية	jazûliyya
الخرابية	kharrûbiyya
الملامتية	malâmatiyya
الخلوتية	khalwatiyya
الكبروية	kubrawiyya
	hamadâniyya

² Voir cheikh Muhammad ben Ali Sanusi: *al-salsabil al-ma'în fi al-turuq al-arba'în* "Aux sources des quarante voies" in *al-majmû'a al mukhtâra* "œuvres choisis", Manchester, 1990.

الهمدانية	rukniyya
الركنية	nûriyya
النورية	naqshbandiyya
النقشبندية	shattâriyya
الشطارية	ghawthiyya
الغوثية	'ishqiyya
العشقية	mawlawiyya
المولوية	jahriyya
الجهرية	burhâniyya
البرهانية	khaffiyya
الخفيفية	khawâtiriyya
الخواطرية	'aydarûsiyya
العيدروسية	mashârî'iyya
المشارعية	qushayriyya
القشيرية	kharrâziyya
الخرازية	jishtiyya
الجشتية	madâriyya
المدارية	qalandariyya
القلندرية	suhayliyya
السهيلية	

[...] Quant à la voie des maîtres mevlevis, elle est basée sur l'assiduité de l'invocation de Dieu et l'apprentissage permanent de son amour. Ses adeptes observent la technique qui consiste à couper la respiration en vue de bloquer la route aux vices obsessionnels et aux écoulements négatifs, désinfecter leur cœur, entretenir leur santé physique et ralentir la vieillesse ce qui a valu à cette méthode d'être qualifiée d'eau de jouvence. La technique qui consiste à couper le souffle est une condition pratiquée par tous. Or, cette technique est incompatible avec l'excès de nourriture. Celui qui souhaite s'y exercer devra d'abord diminuer sa consommation des aliments de façon progressive. Les membres de la communauté melevie pratiquent l'invocation silencieuse tout en bloquant la respiration et en accélérant le tournoiement sur la base de leur talon de façon à amener l'invocateur à s'absorber dans l'Invoqué et réaliser que tout tourne: de l'intérieur vers

l'extérieur et de l'extérieur vers l'intérieur. Parmi les spécificités propres à cette voie, il convient de citer l'invocation par ses adeptes de l'Ipséité lors de leur rassemblement circulaire. Chacun pose alors les paumes de ses mains sur les épaules de son confrère. Après avoir récité les sourates de la Fâtiha et d'al-Ikhlâs, les mevlevîs invoquent Dieu à la 3^{ème} personne du singulier : "Lui" ou hû.. hû.. tout en pivotant autour d'un axe orbital qui symbolise l'union autour de Dieu jusqu'à ce que chacun regagne sa place dans laquelle il se tenait debout au départ, ainsi de suite jusqu'à l'accomplissement de sept tours. Puis, tous se fixent au sol et deviennent immobiles. Le choriste se met, alors, à psalmodier selon l'inspiration de son cœur des textes tirés du répertoire des adeptes de l'union. Au terme de cette phase, les derviches entament un nouveau cycle de sept tours, ainsi de suite jusqu'à épuisement. Au début et tout au long de cette incantation rotatoire les derviches écoutent la flûte déclamée par un orateur qui les exhorte à se lever pour invoquer Dieu et répondre à sa convocation en se laissant aller à l'extase en souvenir du vœu pré-existential de alastû bi rabbikum? (Ne suis-je pas votre Seigneur ?). Lors de ces offices liturgiques, il arrive que les officiants tombent dans le rapt divin ou "al-jazba al-ilâhiyya", état spirituel susceptible de briser la cage de leur nature opaque, débarrasser leur esprit des nébulosités engendrées par les voiles de l'adversité et permettre d'accomplir leur ascension vers les cours de la gnose (al-ihsân). Parfois, certains adeptes évoquent le cri de la chouette en souvenir de l'enseignement de leur maître Mawlânâ Jalâlûddîn al-Rûmî qui aimait à rappeler cette parabole telle qu'elle lui fut transmise par son maître Shams Tabrîzî qui la relate dans ces termes : " Je vit un jour au-dessus du trône divin un oiseau inclinant la tête vers le bas en signe d'invocation répétitive. Il résulta de sa remémoration pour moi une aspiration et une saveur telles que je me mis à imiter avec régularité cet oiseau dans sa façon d'invoquer Dieu. Il (l'oiseau) disait haqam haqam haqîqî, en visualisant le nom du Tout-Miséricordieux, du Très-Miséricordieux, de l'Anoblissant en donnant des coups sur le côté droit trois fois puis il dit baqam baqam baqîqî en visualisant le nom du Merveilleux, du Ressuscitant, du Baddûh (noms mystérieux qui serait d'origine syriaque associé à la passion amoureuse) en donnant des coups sur son côté gauche trois fois puis dit : haqam haqam haqîqî en visualisant le nom du Très-Saint, de l'Incomparable, de l'Unique en donnant des coups devant lui trois fois.." Quant à la méthode de donner les coups elle est communiquée au novice par le précepteur. Les Mevlevîs récitent le livre du Mesnevi bien avant de commencer l'audition spirituelle et de revêtir leurs robes caractéristiques, de se coiffer de leurs longs bonnets de feutre et de s'enturbanner par leurs cordons qu'ils appellent ghina'î ou "les superflus" en allusion au principe fondateur de leur ordre qui est basé sur le

libéralisme intellectuel et le renoncement aux appétits charnels tout en gardant présent à l'esprit le caractère illusoire de l'altérité. Les adeptes de la *mawlawiyya* trouvent dans le célibat un soutien qui les aide à mener à bien leur lutte spirituelle. Parmi leurs règles de conduite quotidienne, on note leur port symbolique du peigne qui a pour but de combattre la dispersion et l'éparpillement qui proviennent de la concentration nerveuse portée par le cœur sur la démangeaison du corps et son irritation lesquelles sensations cessent dès lors qu'on se met à se gratter. Ce geste rituel est accompli par fidélité à la sunna du Prophète telle qu'elle est rapportée dans le hadith authentique transmis par Sahl ben Sa'd et cité par Al-Bukhârî dans sa somme traditionnelle communément appelée *al-jâmi' al-sahîh* ou "le corpus expertisé". S'agissant de la silsila qui relie cheikh Sanûsî à Mawlânâ, il dit : « La voie mevlevie est parvenue à notre maître (*al-Dajânî*) par son maître *abû al-Mawâhib Ahmed al-Shannâwî* qui, à son tour, fut initié à cette voie par *Sayyid Ghadanfar* lequel prit serment auprès du saint savant *Tâj al-Dîn 'Abd al-Rahmân ben Sa'ûd al-Kâzarûnî* qui fut rattaché au maître *Nûr al-Dîn Ahmed ben abî al-Futûh*, lui-même introduit par le saint orateur et pieux anachorète *Sadr al-Dîn Ayyûb ben Abd al-Rahîm ben Muhammad al-Tûsî* qui fut initié par le maître *Zayn al-Dîn Ali ben al-Husayn al-Tûnî* qui eut pour maître *Nizamuddîn al-Ghûrî*, disciple de l'imam et prototype des maîtres accomplis *Mawlânâ Jalaluddîn al-Rûmî*. *Rûmî* reçut la voie de son maître *Shams al-Dîn al-Tabrîzî* qui s'initia auprès de son maître *Radiyyuddîn* connu sous le nom de *Lâlâ* dont le maître fut le père de celui-ci cheikh *abû 'Alî Sa'îd ben 'Abd al-Jalîl Lâlâ* qui reçut l'initiation, tout comme *al-Najm al-Kubrâ*, auprès d'*abû al-Hasan Ismaël ben al-Hasan ben 'Abdullah al-Qasrî al-Zarqûlî*, disciple de *Muhammad ben Mankîl* lequel reçut l'initiation de la part de *Dawûd ben Muhammad* connu sous le nom de *khâdim al fuqarâ'* ou "serviteur des pauvres", disciple d'*abû al 'Abbâs ben Idrîs*, lui-même disciple de cheikh *abû al Qâsim ben Ramadân* dont le maître fut *abû Ya'qûb al Tabarî*, disciple du cheikh *abû 'Abd Allah 'Uthmân al Makkî* qui reçut son initiation à la voie de la part du cheikh *abû Ya'qûb Nahrajûrî* disciple du cheikh *abû Ya'qûb al-Sûsî* que Dieu sanctifie leur âme.. » Or cheikh *abû Ya'qûb al-Sûsî* serait le disciple de *'Abd al-Wâhid ben Zayd*, successeur de *Kumayl Ben Ziyâd* compagnon de l'Imam 'Alî, ce qui donne à peu près la chaîne suivante :

Prophète Muhammad



Imam 'Alî



Kumayl Ben Ziyâd



'Abd al-Wâhid ben Zayd



Abû Ya'qûb al-Sûsî



Abû Ya'qûb Nahrajûrî



Abû 'Abd Allah 'Uthmân al Makkî



Abû Ya'qûb al Tabarî



Abû al Qâsim ben Ramadân



Abû al 'Abbâs ben Idrîs



Dawûd ben Muhammad *khâdim al fuqarâ'*



Muhammad ben Mankîl



'Abû al-Hasan Ismaël ben al-Hasan ben 'Abd Allah al-Qasrî al-Zarqûlî



Abû 'Alî Sa'îd ben 'Abd al Jalîl Lâla



Radî al-Dîn Lâla



Shams al-Dîn al-Tabrîzî



Mawlâlâ Jalâl al-Dîn al-Rûmî



Nizamuddin al-Gûrî



Zayn al-Dîn Ali ben al-Husayn al-Tûnî
 ↓
 Sadr al-Dîn Ayyûb ben Abd al-Rahîm ben Muhammad al-Tûsî
 ↓
 Nûr al-Dîn Ahmed ben abî al-Futûh
 ↓
 Tâj al-Dîn ‘Abd al-Rahmân ben Sa’ûd al-Kâzarûnî
 ↓
 Sayyid Ghadanfar
 ↓
 abû al-Mawâhib Ahmed al-Shannâwî
 ↓
 ‘Abd Ahmed al-Dijjânî
 ↓
 Cheikh Muhammad ben ‘Ali Sanûsî

Des sources arabes, à l’instar de *al-buhûth al-saniyya ‘an ba’d rijâl asânid al-tarîqa al-khalwatiyya*, de Muhammad Zâhid Kavseri, dernier représentant en Egypte de *cheikh al islam*, font rattacher Mawlânâ par son père à un autre grand nom du soufisme centre-asiatique celui de Kubrâ selon la chaîne suivante : « Quant à la voie attribuée à Mawlânâ Jalâl al-Dîn al-Rûmî, celui-ci la reçut de la part de Burhân al-Dîn al-Muhaqqiq al-Tirmizî, lui-même initié par Sultân al-‘Ulamâ’ Muhammad ben Husayn al-Bakrî al-Balakhî – père d’al-Jalâl al-Rûmî – qui eut son initiation auprès de Najm al-Dîn al-Kubrâ disciple de ‘Ammâr ben Yâsir héritier spirituel d’abû Najîb al-Suhrawardî.³ »

Autre grande figure de la sanûsiyyan, cheikh Ahmed Cherif Sanûsî, petit-fils du fondateur de l’ordre né en 1290H (1873). Il prit la direction de l’ordre en 1902, succédant ainsi à son oncle Muhammad El Mehdi, père du futur roi de Libye Idris Sanûsî. Il vécut l’invasion italienne sur la Libye et demanda secours aux forces turques. Ahmed Cherif combattit en Libye, en Egypte, au Soudan et au Tchad les forces d’occupation tant italiennes qu’anglaises ou encore françaises avant de se faire rapatrier en Autriche

³ Voir Muhammad Zahid al-Kawtharî, *al-buhûth al-saniyya ‘an ba’d rijâl asânid al-tarîqa al-khalwatiyya*, Ed. Dar al Koutoub al Ilmiyya, Beyrouth, Liban, 2004.

puis en Turquie par l'armée ottomane à bord d'un sous-marin allemand en août 1918 sur ordre du sultan Mehmed Vahideddin. La confiance des autorités turques en lui était telle que le conseil des émissaires (ou *Majlis al-Mabutân*) dût promulguer une décision en avril 1921 le désignant roi d'Irak, décision qui ne put être exécutée en raison de l'arrivée précipitée au pouvoir de Fayçal ben Hussein orchestrée par les Anglais. Certains historiens arabes affirment que Mustafa Kemal lui aurait même proposé le vicariat à la fonction califale, offre qu'il aurait bien sûr refusée. Pour sa part, le prince druze libanais Chakib Arselan rapporte dans ses mémoires que Mustafa Kemal l'aurait pris comme conseiller personnel et lui demandait, avant chaque bataille, de lui lire des passages d'al-Bukhârî al-Sharîf pour le bon présage.

Il est historiquement admis que cheikh Ahmed Sanusi prit fait et cause pour la résistance de Mustafa Kemal, ancien camarade de guerre, avec qui il mena la lutte armée en Libye, tout d'abord en 1911 contre les forces italiennes puis en 1914, date du déclenchement de la première guerre mondiale, jusqu'à la victoire des alliés contre l'empire ottoman et le retrait des forces turques du territoire libyen.

Sanusi vit en Mustafa Kemal le protecteur de l'islam et un modèle de l'homme indomptable. Il intercêda auprès des kurdes d'Anatolie pour qu'ils soutiennent davantage l'action du Ghazi contre l'occupation du sol turc par les forces étrangères et envoya au front de bataille, avec son émissaire, un Coran, un sabre et burnous maghrébin qu'Atatürk arbora avec fierté devant ses officiers lors de sa dernière prière que celui-ci accomplit solennellement la veille de la célèbre bataille de Sakarya qui eut lieu en 1921 et qui fut un important événement dans la guerre d'indépendance qui mena à la création de la République turque.

En 1924, Ahmed Cherif part pour la Syrie avant de prendre la fuite vers l'Arabie à bord d'une voiture avec l'aide du prince Saïd Al Djazaïri petit-fils de l'Emir Abdelkader et sous la protection personnelle du roi Abdulaziz Al Saud lorsque les forces du protectorat français décidèrent de l'arrêter, pressées, en cela, par les Italiens. Sanusi s'installa à Médine où il mourut le vendredi 10 mars 1932 ce qui fut une source de joie et de soulagement immense pour le gouvernement fasciste à Rome comme l'a si bien exprimé le général di bono, alors ministre des colonies, devant le Parlement italien. Lorsque celui-ci déclara aux députés: « *Avec sa disparition, toutes nos peurs en Afrique ont disparu !* ». Sa mort eut lieu à peine une année après l'exécution par les forces fascistes de la dernière icône

populaire du mouvement sanûsî, lion du désert et Che Guevara de l'Afrique, Omar al-Mukhtâr (1856–1931).

Bien que la commanderie de l'ordre se situât dans l'oasis de Jaghub, dans le désert libyen entre Tripoli et l'Égypte, l'influence de la sanûsiyya gagna très vite des régions géographiques aussi variées que l'Algérie, la Tunisie, le Maroc, le Soudan, la Somalie, la Turquie, l'Arabie, l'Inde et jusqu'à l'archipel polynésien du Malayo. A la mort du maître fondateur de l'ordre, on comptait 52 zaouïas majeures et 121 zaouïas mineures dans lesquelles on pratiquait un soufisme dynamique. Celui-ci se distinguait nettement des autres obédiences confrériques par son sens de l'organisation martiale, par son action sociale, par sa valorisation des travaux agricoles et manuels, par son esprit libérateur et pacificateur qui conduisit à l'affranchissement d'un nombre considérable d'esclaves dans les régions où l'on pratiquait la traite et enfin par la pacification de nombreuses zones de conflit en Afrique. Ce soufisme réformé s'illustra par l'efficacité et la modernité de son système éducatif qui permit aux filles l'accès au savoir au même titre que les garçons et assura à tous le développement d'un ensemble de connaissances et de valeurs morales et physiques considérées comme essentielles pour atteindre le niveau nécessaire à l'accomplissement de l'individu auquel aspire le modèle sanûsî.

En ce sens, cette tarîqa farouche qui œuvra avec compassion pour les valeurs d'égalité, de liberté et de justice est un authentique mouvement réformateur comparativement à l'élitisme et l'individualisme, voire le fatalisme d'un certain soufisme classique. C'est dans la fraîcheur de ce parfum d'amour universel, de cette bouffée de miséricorde qu'il faudrait peut-être effleurer l'emprise invisible de la savoureuse main de Mawlânâ sur son lointain adepte africain.